

***La Grande Guerre. Un siècle de fictions romanesques*, sous la direction de Pierre Schoentjes, Genève, Droz, 2008. Un vol. de 438 p.**

L'ouvrage rassemble les actes d'un colloque organisé par l'Université de Gand et le musée In Flanders Fields, qui s'est tenu à Yvres et à la Villa Yourcenar, du 13 au 15 mars 2008. Dans sa présentation, P. Schoentjes en présente brièvement les enjeux : il s'agissait de revenir sur le choix de la fiction pour témoigner, chez les contemporains de la Grande Guerre et les écrivains de l'entre-deux-guerres, d'éclairer le mouvement français et européen de réappropriation de cette guerre par des écrivains nés après 1945, mais aussi d'évoquer des œuvres ignorées ou marginalisées, et de réinvestir un champ laissé aux historiens, dans le dialogue entre lecture littéraire des œuvres et histoire culturelle. Le recueil, fort copieux, témoigne de cette volonté d'ouverture jusque dans la place faite aux écrivains, à travers quelques contributions (celles de G. Bienne, de R. Grenier et de R. Servais) et la transcription d'une table ronde réunissant J. Rouaud, X. Hanotte, J.-M. Turine, D. Daeninckx, G. Bienne et R. Grenier, au cours de laquelle chacun des romanciers a pu évoquer son rapport intime à la guerre. L'organisation du recueil est à la fois chronologique et thématique, de manière à croiser les perspectives (narratologie, analyse du discours, histoire de la littérature, histoire des représentations et des mentalités, sociocritique, intertextualité, critique des sources, etc.). Cette ambition est fort louable, même si elle se traduit parfois par la juxtaposition d'articles relevant d'horizons théoriques éloignés, sinon contradictoires.

Les études réunies dans la première partie, « Écrire et témoigner », tentent d'articuler, avec plus ou moins de bonheur, la question du statut de la fiction et de l'invention romanesque avec la revendication sociale, morale et littéraire du témoignage. À partir d'une mise au point sur le mythe littéraire du Waterloo de Fabrice, érigé en paradigme du récit de guerre moderne, P. Schoentjes analyse l'importance de l'ancrage des témoignages dans le passé littéraire, pour rappeler que l'authenticité de la source factuelle ne garantit pas le bon témoignage, et que la force des images littéraires n'est pas moins grande que celle des événements vécus. La contribution de P. Chielens revient sur cette question des expériences biographiques, à propos de Giono, et réassigne l'image du « grand troupeau » à une scène deux fois vue, en avril 1918 et lors de la mobilisation de 1939. R. Amossy met à l'épreuve l'esthétique implicite de Norton Cru (*Témoins*, 1929) dans sa lecture de *Jusqu'à l'Yser*, de Deauville, pour montrer que l'auteur élabore formellement un ethos de combattant et de médecin, qui valide son témoignage, mais que son style manifeste des ambitions esthétiques qui sont bien celles d'un écrivain. A. Becker évoque la figure d'Apollinaire et *Le Poète assassiné*, à travers des variations sur les traumatismes de guerre, de la blessure à la fiction, et retour : la commémoration. G. Bienne propose une lecture sensible des portraits de camarades, dans *La Main coupée*, de Cendrars, mesurant l'importance de la distance et de l'oubli.

Les contributions de la seconde partie, « Regards croisés », sont plus hétéroclites. N. Beaupré met au jour le contexte idéologique et culturel dans lequel s'inscrit le culte à Péguy, dont la mort au champ d'honneur apparaît comme l'œuvre ultime : les nécrologies d'écrivains morts à la guerre et autres anthologies sont des formes de survie littéraire lourdes d'enjeux symboliques. J. Kaempfer revient sur la difficile articulation entre vocation testimoniale et forme littéraire, en analysant l'œuvre de Barbusse et ses revirements à l'égard de sa posture d'écrivain et de témoin, pour montrer que la légitimité du témoignage repose moins sur des protestations de sincérité que sur « le recours à une transivité esthétique assumée et efficace » (p. 139), celle du naturalisme. L. Rasson choisit d'évoquer le point de vue de l'animal, à travers un corpus qui embrasse tout le siècle, pour conclure à son importance : l'animal suscite la parole sur la guerre, et semble émerger comme sujet à l'occasion de la Grande Guerre. M. Bertrand propose ensuite une lecture des *Mémoires d'un rat* de Béhaine, fable oblique, mémoires de guerre satiriques et affranchis de la morale

suscités par la démente de l'Histoire. S. de Schaepdrijver étudie pour finir un corpus méconnu, celui des fictions d'occupation en Belgique, qui ont investi les lacunes de l'historiographie pour exprimer la variété collective des désarrois individuels.

La troisième partie, « Romans de l'entre-deux-guerres », rassemble des analyses consacrées aux romans classiques sur la Grande Guerre, et à la pensée de la guerre qui y prend forme. J. Dubois se penche sur les pages ironiques de *La Recherche* consacrées à la Grande Guerre et aux embusqués en tout genre. Confirmation paradoxale des grands déterminismes sociaux, accomplissement extrême de la logique d'action de chacun des personnages, l'événement y est cependant doublement transformé par le corps social, objet de toutes les dénégations des snobismes, ou bien occasion étonnante de nouvelles créations. Pour G. Haddad, les deux romans pacifistes de L. Werth, *Clavel soldat* et *Clavel soldat chez les majors*, expriment une sensibilité libertaire dans la constitution singulière et distante d'un narrateur davantage spectateur que témoin de sa propre guerre. Cette écriture de l'impuissance et de la distance douloureuse permet de mettre en scène le mécanisme psychique de la non-protestation. G. Rubino compare les romans de R. Martin du Gard et de J. Romains sur la guerre : malgré les différences biographiques et leurs choix esthétiques divergents, certains points communs sont frappants. La guerre apparaît comme un élément pivot au cœur des deux cycles romanesques, *Les Thibault* et *Les Hommes de bonne volonté*, et elle semble requérir une écriture du détour, de l'ellipse et de la métonymie, affrontant la nécessité de penser la guerre dans la fiction, sous les aspects de la polyphonie ou de l'unanimité. L. V. Smith propose une hypothèse narratologique et historique à l'appui de son étude de l'explicite dans les romans de la Grande Guerre des années trente : le traumatisme semble avoir servi de structure narrative dans ces témoignages confrontés à la reproduction de la crise. M. Hurcombe évoque deux romans oubliés, *Le Camarade infidèle* de Schlumberger et *Le Réveil des morts* de Dorgelès, qui mettent en scène des couples nés de la guerre, les deux femmes ayant épousé un camarade de leur premier mari tombé au front. La guerre y apparaît au principe de la guerre du souvenir, selon une modalité stéréotypée et conservatrice (Dorgelès), ou une ambiguïté prometteuse (Schlumberger).

Après une période de relative absence, entre 1945 et 1980, la Grande Guerre s'impose à nouveau aux écrivains ; les contributions de la quatrième partie du volume, « Écritures contemporaines », montrent que l'enjeu n'est pas seulement mémoriel, mais également esthétique et politique. A. B. Duncan lit *L'Acacia* en historien, en soulignant l'importance des archives et la tendance familiale et autobiographique typique des années quatre-vingt. Si le doute sur la possibilité même d'écrire l'histoire demeure chez C. Simon, *L'Acacia* semble témoigner de l'émergence d'une certaine foi dans l'histoire, à la manière de l'école des Annales. M. Frédéric rappelle que dès les années trente, et en particulier dans la production littéraire belge, le récit de bataille disparaît, au profit d'évocations plus larges des désastres de la guerre. C'est cette tendance que retrouvent les récits « fin de siècle » : l'évocation d'une fracture irrémédiable entraînée par la guerre dans les vies individuelles, l'abrasion de la mémoire, le nécessaire retour aux sources. Le roman policier est l'un des lieux privilégiés où se dit aujourd'hui la Première Guerre mondiale. Pour G. Theeten, il témoigne de l'enchevêtrement de la mémoire individuelle et collective, en un espace narratif engagé, qui fait la part belle aux enquêtes historiques s'attachant à restituer des vérités oubliées sur les contestataires de 1914-1918. D. Viart esquisse une synthèse sur l'importance de la Grande Guerre dans la littérature contemporaine, fortement marquée par une « véritable réhistoricisation de la conscience subjective » (p. 326), qu'il s'agisse de fictions du retour impossible du soldat, d'enquêtes qui mettent à mal la *doxa* des manuels d'histoire, de récits de filiation, qui excèdent la guerre mais en portent la trace, ou de fictions biographiques. Ces nouveaux territoires du roman suscitent de nouvelles orientations du récit, qui se défictionnalisent et tendent à la rétrospection. La dimension mémorielle est essentielle, dans ces œuvres qui mettent l'accent sur l'archive et les médiations historiques et esthétiques de la mémoire. Mais plus fondamentalement, la Grande

Guerre y apparaît comme une expérience commune originelle, dans un temps divisé et une société fragmentée ; la restitution, y compris dans la fiction, de l'événement et de ses résonances devient un enjeu éthique.

La dernière partie est aussi la plus brève, et on ne peut que le regretter : confronter « littérature et images » de la Grande Guerre était peut-être le projet le plus original et le plus fécond du volume. C. Trevisan évoque la beauté étrange et incongrue de photographies contemporaines sur la Grande Guerre, ressortissant à une esthétique des traces, qui ne se résume pas à une volonté de restitution précaire des événements passés. L. Véray propose un parcours dans l'histoire de la Grande Guerre au cinéma, essentiellement constituée d'adaptations littéraires. Il distingue ainsi quatre périodes : 1914-1920, le temps de l'affirmation de l'unité nationale ; 1925-1939, la commémoration, souvent pacifique ; de l'après-guerre jusque dans les années 70, les expériences critiques et volontiers transgressives ; et la fin des années 80, marquée par un renouveau mémoriel et la mise au premier plan de la question du deuil. R. Grenier et R. Servais rappellent enfin l'importance décisive des images de la guerre, pour les enfants qu'ils furent, qu'il s'agisse de *L'Illustration* ou du livre d'image *Vive la guerre !*

D'une indéniable richesse, cet ouvrage vient s'ajouter à la bibliographie de plus en plus abondante sur la littérature de la Grande Guerre – qu'on regrette de ne pas voir figurer en fin d'ouvrage... – en s'attachant plus particulièrement à des œuvres méconnues ou oubliées, et à certains aspects essentiels : l'articulation des choix stylistiques et formels avec les enjeux éthiques et politiques des romans, l'expression d'une communauté clivée dans la guerre et par la guerre, les traces individuelles et les résonances actuelles d'un traumatisme collectif. L'ensemble laisse cependant une impression d'inachevé ; ces questions fondamentales sont le plus souvent effleurées au hasard du corpus de chacun ; la belle diversité des contributions aurait sans doute gagné à être équilibrée par des analyses plus générales, donnant davantage de cohérence à l'ensemble.

Hélène BATY-DELANDE